

- **Diversité des logiques de travail dans les exploitations maraîchères en circuits courts¹** -

Nicolas Bon

LARESS-ESA, 55 rue Rabelais, BP 30748, 49 007 Angers Cedex 1
n.bon@groupe-esa.net

Emilie Lanciano

Université de Lyon, UJM-Saint-Etienne, COACTIS, 14/16 avenue Berthelot 69007 Lyon
emilie.lanciano@univ-st-etienne.fr

Pascal Aubrée

FR-CIVAM Bretagne, 17, rue du Bas Village, 35577 Cesson Sévigné cedex
pascal.aubree@civam-bretagne.org

Catherine Herault

LARESS-ESA, 55 rue Rabelais, BP 30748, 49 007 Angers Cedex 1
c.herault@groupe-esa.com



4èmes Journées de recherches en sciences sociales

INRA SFER CIRAD

9 et 10 décembre 2010 – Rennes – AgroCampus-Ouest

¹ Cette recherche est financée dans le cadre du programme de recherche PSDR – Liproco mené en Rhône Alpes et Grand Ouest sur les « démarches de valorisation des produits alimentaires et activités connexes fondées sur les proximités producteurs-consommateurs ». Nous remercions tous les participants au projet, et particulièrement la Chambre d'agriculture du Morbihan et la Fédération Régionale des Agrobiologistes de Bretagne (FRAB), pour les informations fournies, à l'origine de ce travail.

Résumé :

Les circuits courts alimentaires font aujourd'hui l'objet d'une attention grandissante, aussi bien de la part des producteurs que des consommateurs. Fondés sur une réduction du nombre d'intermédiaires marchands, ces modes de commercialisation répondent à une forte demande de consommation locale et seraient susceptibles de constituer une voie de dynamisation de l'économie agricole locale. Ces systèmes participeraient de plus à un processus de revalorisation sociale et économique du métier d'agriculteur, notamment au travers des liens qu'ils induisent avec les consommateurs et de l'indépendance qu'ils confèrent aux producteurs dans l'exercice de leur activité. Cependant, une des principales limites de ces systèmes de commercialisation serait celle liée à l'organisation du travail et à la gestion du temps sur l'exploitation. Il est en effet souvent souligné que la gestion de la commercialisation combinée à la maîtrise d'un système de production souvent complexe et diversifié entraîne une surcharge de travail pour le producteur.

Dans cette communication, nous nous intéresserons à la dimension « travail » dans les exploitations maraîchères en circuits courts. Nous montrerons que les résultats en termes de temps de travail et de chiffre d'affaires des exploitations semblent dépendre du rapport que les agriculteurs entretiennent avec leur travail, au-delà du fait de commercialiser en circuits courts. Cette notion de rapport au travail sera d'abord vue comme une grille de lecture permettant de mieux cerner la diversité des exploitations maraîchères en circuits courts. Elle nous permettra ensuite de mettre en évidence les différentes logiques de travail pouvant expliquer la variabilité des résultats technico-économiques et de soulever les principales problématiques liées à l'organisation du travail dans ces exploitations.

Mots clés : Circuits courts, maraîchage, rapport au travail, temps de travail

Introduction

La vente des produits alimentaires fait traditionnellement partie de l'activité de l'entreprise agricole. Les réseaux de distribution à l'échelle nationale et internationale tels qu'on les connaît aujourd'hui ne sont apparus qu'après la seconde guerre mondiale. Le premier hypermarché français date de 1963 et la part de marché des GMS est de 64% pour l'alimentaire en 1964 (Denéchère, 2008). Ce modèle agro-industriel a permis d'assurer la sécurité alimentaire en France, mais a connu de nombreuses crises à partir du début des années 90. La modernisation de l'agriculture a en effet eu des répercussions fortes sur la qualité des produits, l'usage des ressources et sur les économies rurales. Plus globalement, la consommation alimentaire se retrouve alors au cœur d'un ensemble complexe d'enjeux regroupant santé, développement territorial, environnement, qualité de vie. Elle s'inscrit désormais dans une demande sociale et sociétale évolutive, les consommateurs et les pouvoirs publics demandant de plus en plus de qualité, de traçabilité, de sécurité (Dubuisson-Quellier et Giraud, 2010). Cela se traduit par l'affichage de nouveaux objectifs en termes d'orientations des politiques publiques en faveur d'une relocalisation de la l'alimentation (Plan Barnier 2009 ; Réseau Rural Français, Plan National Nutrition Santé...).

Dans ce contexte, les circuits courts suscitent de l'intérêt dans la mesure où ils participeraient à un processus de revalorisation du métier d'agriculteur. Dans le modèle agro-industriel, l'agriculteur occupe une place relativement faible, à la fois en termes de redistribution de la valeur ajoutée du produit et d'autonomie de décision. Les circuits courts seraient aujourd'hui vus par les agriculteurs comme une solution pour garder leur indépendance, donner une nouvelle valeur à leur travail et participer au développement local (Le Caro et Daniel, 2007). Cependant, une des principales limites généralement soulevée sur ces systèmes de commercialisation serait celle liée à la gestion du temps de travail qu'ils impliquent. Il est souvent souligné le fait que ces modes de commercialisation font appel à des systèmes d'exploitation complexes, multifonctionnels, liés notamment à la diversification des productions au niveau de l'exploitation, voir à l'ajout de nouvelles activités (transformation, accueil à la ferme). Dans certains cas, cela pourrait présenter un risque pour la viabilité des circuits courts, notamment en termes d'attractivité du métier et de pénibilité du travail, voire de menacer la pérennité des projets sur le long terme (Aubry et al, 2010). De nombreux exemples de situations problématiques sont ainsi rapportés par les professionnels qui mettent en garde sur le fait que la diversification des activités conduit parfois les agriculteurs dans des impasses au niveau de l'organisation du travail (Argouarc'h et al. 2007).

Dans cet article nous chercherons à approfondir cette dimension « travail », par une étude menée en Bretagne sur les exploitations maraîchères en circuits courts. Le choix de ce type d'exploitation s'est fait d'une part parce que les systèmes maraîchers constituent l'un des modes de production traditionnellement les plus adaptés aux circuits courts et d'autre part parce qu'ils correspondent aux attentes identifiées chez les consommateurs à la recherche de produits frais et de saison, de qualité et de proximité (Cardona, 2008). De plus, alors que le maraîchage semble aujourd'hui attirer de nouveaux créateurs d'activité, souvent non issus du milieu agricole et peu expérimentés, mieux comprendre la diversité des exploitations et les problématiques liées à l'organisation du travail constitue un enjeu majeur pour l'accompagnement et le conseil aux porteurs de projets.

L'angle que nous avons choisi d'adopter pour traiter cette question est celui du « rapport au travail » des agriculteurs. En partant du constat qu'il existe une grande diversité d'exploitations maraîchères, nous ferons l'hypothèse que dans la mesure où la

commercialisation en circuits courts confère une relative liberté d'action et d'initiative aux agriculteurs, la structure des systèmes de production/commercialisation et les résultats technico-économiques des exploitations dépendent étroitement du rapport que les maraîchers entretiennent avec leur travail (partie 1). L'analyse du rapport au travail semble alors être une entrée pertinente dont il convient de cerner les dimensions pour comprendre cette diversité de situations (partie 2). Nous chercherons ensuite à révéler les différentes logiques de travail et à cerner les enjeux liés à l'organisation du travail dans ces exploitations (partie 3).

Méthodologie :

Cette étude a été conduite dans le cadre du programme de recherche-action PSDR-Liproco et en partenariat avec la FR-Civam Bretagne. Nous avons mené des enquêtes qualitatives en Bretagne auprès de 16 maraîchers commercialisant tout ou partie de leur production en circuits courts. Les agriculteurs ont été identifiés par l'intermédiaire de différents réseaux d'acteurs impliqués dans le développement des circuits courts ou dans l'accompagnement des porteurs de projets. L'échantillonnage a été réalisé en fonction de critères définis en concertation avec des techniciens maraîchers et des producteurs expérimentés dans l'objectif d'obtenir la plus grande diversité de situations en terme d'organisation du travail.

1. Spécificités des systèmes maraîchers en circuits courts

Les exploitations maraîchères diversifiées ont jusqu'à présent peu fait l'objet de travaux scientifiques (Aubry et al, 2010). Cependant, le développement actuel des circuits courts amène les chercheurs à s'intéresser de plus près à cette catégorie d'exploitations, comme en témoignent les travaux qui ont eu lieu dans le programme CROC en Languedoc Roussillon (Godart, 2006), PSDR-Liproco en Rhône Alpes et Grand Ouest (Dufour et al, 2010) ou les récents travaux d'agronomes (Navarette, 2009 ; Aubry et al. 2010).

1.1. Une grande diversité de systèmes

Si le nombre d'exploitations dans les ceintures maraîchères a progressivement diminué au cours du XXe siècle, sous l'effet conjugué de la mondialisation des échanges et de l'urbanisation, elles n'ont jamais totalement disparu comme en témoigne la persistance de producteurs sur les marchés forains, la vente à la ferme ou encore le développement récent des cueillettes et des modes de commercialisation innovants (AMAP, vente par internet etc.) (Aubry et Chiffolleau, 2009). Selon une étude du CTIFL (2007), 5000 exploitations commercialisent les $\frac{3}{4}$ de leur production en circuits courts, soit 28% des exploitations légumières, pour un volume estimé à 7% de la production française de légumes (Chiffolleau et al, 2008). Ces exploitations, pour la majorité situées en zone urbaine et périurbaine, se caractérisent par la prédominance de stratégies individuelles et par une faible structuration syndicale, technique et commerciale (Soulard et Thareau, 2009). Ainsi, seulement 6% des producteurs appartiendraient à une organisation de producteurs contre 47% pour les producteurs engagés dans les filières longues².

² D'après Baros C., Vernin X., 2007. Les productions maraîchères de ceinture verte, valorisation de la proximité par les circuits courts. Paris, Ctifl. cité par Chiffolleau et al, 2008

Les premiers travaux visant à caractériser ces exploitations spécialisées dans la vente en circuits courts ont montré leurs contours spécifiques par rapport à celles qui commercialisent en circuits longs (Chiffolleau et al, 2008). Ces exploitations seraient de plus petite taille mais plus intensives en main d'œuvre, avec un recours plus important au travail familial. La diversification des productions (nombre de légumes cultivés) semble également caractériser ces exploitations, l'objectif étant de proposer une large gamme de produits aux consommateurs. Ces caractéristiques seraient d'autant plus marquées que la part de la production consacrée aux circuits courts – et plus particulièrement à la vente directe – est importante. De plus, il n'est pas rare de constater l'utilisation de plusieurs modes de commercialisation au sein d'une même exploitation (Maréchal, 2008). Nos observations rendent compte d'exploitations combinant en moyenne 3 modes de commercialisation, certaines allant jusqu'à 6 voire 7 créneaux différentes (vente à la ferme, paniers, marchés de plein vent, vente par internet, boutiques spécialisées etc.).

Si ces exploitations se distinguent de celles insérées dans les circuits longs par un ensemble de caractéristiques communes, il existe aussi une forte hétérogénéité des structures maraîchères entre elles. Les surfaces cultivées, la taille et la composition du collectif de travail, le niveau d'équipement ou encore les modes de commercialisation peuvent varier fortement d'une exploitation à l'autre. Selon l'étude du CTIFL, les surfaces cultivées moyennes peuvent varier de 2,4 ha pour les structures qui privilégient la vente directe au consommateur (vente à la ferme, marché, bord de route) à 5,9 ha pour celles qui vendent directement à la distribution (GMS, détaillant). Dans notre échantillon, cette diversité structurelle apparaît très clairement. Les surfaces cultivées varient de moins d'un hectare pour les plus petites à plus de 20 ha pour les plus importantes ; au niveau des collectifs de travail, certaines exploitations privilégient la main d'œuvre familiale avec un faible nombre d'UTA (1 ou 2), alors que d'autres ont recourt au salariat, embauchant jusqu'à 7 ou 8 salariés. Les écarts importants d'investissements financiers d'une exploitation à l'autre témoignent de niveaux d'équipement très hétérogènes. Enfin, si les stratégies commerciales sont diverses, il est intéressant de remarquer qu'entre deux exploitations ayant recours aux mêmes modes de commercialisation, les différences structurelles peuvent être importantes.

1.2. Des systèmes complexes du point de vue de l'organisation du travail

Du point de vue de la gestion technique et de l'organisation du travail, les systèmes maraîchers en circuits courts se révèlent complexes du fait de la grande diversité de tâches auxquelles sont confrontés les maraîchers (Salmona, 1994). Au niveau de la planification des cultures d'abord, la difficulté réside dans la mise en adéquation des systèmes culturels avec les systèmes de vente, pour être en mesure de proposer une large gamme de produits aux consommateurs, et cela plusieurs fois par semaine (Aubry et al, 2010). De plus, contrairement aux systèmes de grande culture, la plupart des légumes ont des cycles courts, infra-annuels – un même légume peut être planté plusieurs fois dans la saison – ce qui multiplie les difficultés liées à l'élaboration du planning de culture. S'ajoute à cela les nombreux actes techniques nécessaires à chaque culture : du travail du sol à la commercialisation, les maraîchers doivent gérer les semis, les plantations, l'irrigation, la fertilisation, les traitements, les récoltes ou encore le conditionnement. Ainsi, le nombre important d'espèces cultivées, la vitesse de rotation des légumes, sa programmation complexe, le rythme soutenu et sans pause de la production peut induire une forte pénibilité mentale et physique du travail. Cela conduit parfois certains maraîchers, particulièrement lors des pics de production, à « lâcher prise » sur

leur travail ou à se voir contraints de « *courir derrière leur jardin* » pour rattraper le retard (Salmona, 1994).

Cependant, si la gestion technique et l'organisation du travail sont particulièrement complexes dans les systèmes maraîchers diversifiés (Petit et al, 2010), les choix stratégiques et organisationnels effectués par les maraîchers peuvent néanmoins jouer un rôle important dans maitrise du travail (Argouarc'h et al, 2007). Lors de la création de l'activité, mais également au cours de la vie de l'exploitation, les maraîchers sont en effet amenés à effectuer un certain nombre de choix relatifs à la structure et à l'organisation de leur système de production/commercialisation. Ces choix, qualifiés par les agronomes de « décisions d'orientation stratégiques », concernent le temps long (Aubry, 2007) : il s'agit par exemple du choix de la surface cultivée, des productions, des modes de commercialisation, du niveau d'équipement (mécanisation, serres, capacité de stockage etc.) ou encore de la structure du collectif de travail. L'ensemble de ces éléments constitue le « cadre structurel » dans lequel le travail est organisé à une échelle de temps plus courte (journee, semaine...). Selon les dires d'experts³, ces choix conditionneraient fortement l'organisation du travail et les résultats de l'exploitation en termes de charge de travail, de pénibilité ou de chiffre d'affaires, au-delà du fait de commercialiser en circuits courts. On comprend aisément qu'entre une exploitation d'un hectare et d'un UTA, en traction animale et une autre qui cultive sur 20 hectares avec l'aide de 10 salariés et une mécanisation importante, la nature du travail, son organisation et les résultats technico économiques ne seront pas comparables, alors que les deux sont des exploitations maraîchères qui commercialisent en circuits courts.

1.3. De grandes disparités dans les résultats technico-économiques

Nous entendons ici par résultats « technico-économiques », les résultats des exploitations en termes de temps de travail, chiffre d'affaires, surfaces cultivées et revenu. A ce niveau, il apparait également une forte hétérogénéité entre les exploitations maraîchères en circuits courts. Très peu de données chiffrées étant disponibles sur ce point, nous rendrons compte ici des observations réalisées au cours de notre étude. L'analyse du temps de travail hebdomadaire en saison⁴ du chef d'exploitation, réalisé selon la méthode de la reconstitution analytique⁵, montre que le temps consacré à l'activité agricole peut varier de 40h/semaine jusqu'à plus de 120h/semaine en fonction des exploitations. On observe également d'importantes variations en termes de chiffre d'affaires annuels (de 10000 euros à 80000 euros/UTA), de surfaces cultivées par UTA⁶ (de moins d'1ha à 6 ha/UTA) et de revenu (de 0 à 3000 euros par chef d'exploitation).

³ Plusieurs experts ont été rencontrés dans le cadre de ce travail. Il s'agit de producteurs expérimentés, de techniciens, ou de formateurs issus de centres de formation professionnelle (ex. CFPPA)

⁴ La « saison » correspond globalement à la période allant du mois d'avril au mois de septembre. Nous avons choisi de rendre compte de la charge de travail lors de cette période car elle révèle mieux les disparités entre les exploitations, les mois d'hiver étant plus calmes et la durée de travail journalière limitée par la durée du jour.

⁵ Dans la méthode de reconstitution analytique (Jean et al, 1988 cité par Dedieu et al, 1999), il est demandé à la personne interrogée de se remémorer un certain nombre d'éléments qui rythment le travail. Les déclarations sont fondées sur des travaux bien mémorisés par l'agriculteur, constituant pour nous des points de repère à partir desquels est calculé le temps de travail hebdomadaire.

⁶ La productivité et le temps de travail sous serre étant approximativement 10 fois supérieures à celles du plein champ, notre indicateur « surface cultivée équivalente » correspond à la surface cultivée en plein champs à laquelle est additionnée 10 fois la surface cultivée sous serres.

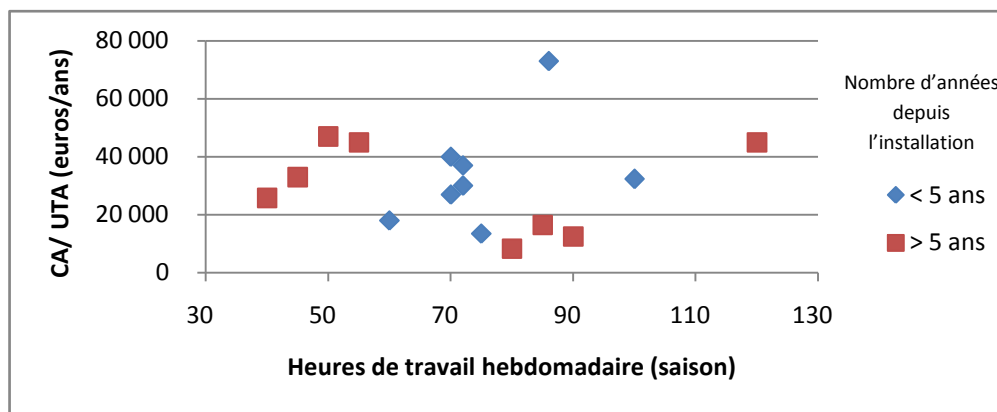


Figure 1 : Chiffre d'affaires par UTA en fonction du nombre d'heures travaillées en saison (source: N. Bon, enquêtes 2010)

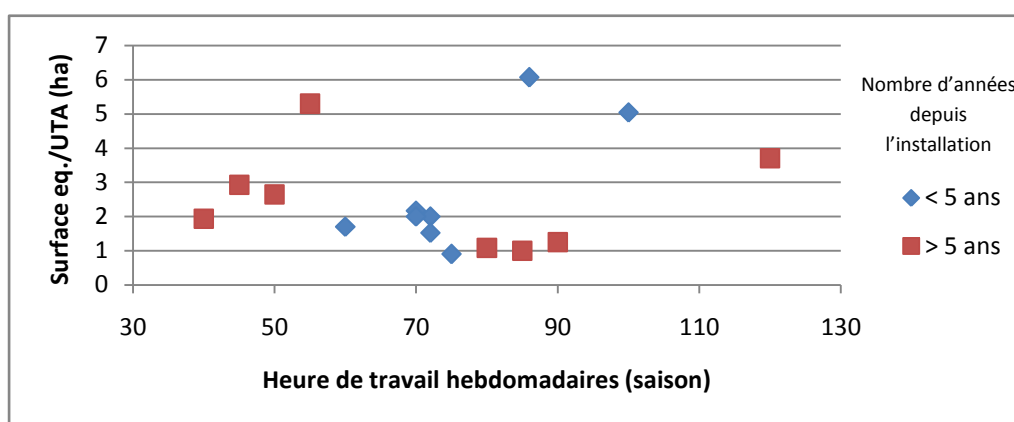


Figure 2 : Surface équivalent par UTA en fonction du nombre d'heures travaillées en saison (source: N. Bon, enquêtes 2010)

Si ces indicateurs ne permettent pas de rendre précisément compte des réalités technico-économiques des exploitations, certaines observations retiennent néanmoins l'attention. Pour des chiffres d'affaires ou des surfaces cultivées similaires, le temps de travail peut varier fortement d'une situation à l'autre. Par exemple, pour un chiffre d'affaires situé autour de 40000 euros/an/UTA, le temps de travail hebdomadaire est dans un cas proche de 50 heures alors que dans l'autre il avoisine les 120 heures, la surface cultivée étant globalement la même. On remarque que les exploitations dont le temps de travail est le plus faible sont celles dont le chiffre d'affaires et les surfaces cultivées se trouvent parmi les plus élevés. A l'inverse, celles dont les chiffres d'affaires sont les plus faibles se trouvent parmi les exploitations qui travaillent le plus... Cette tendance n'a pas de fondements statistiques compte tenu de la petite taille de l'échantillon, mais elle incite néanmoins à examiner de plus près la question du travail dans ces exploitations pour comprendre ce qui peut expliquer de telles disparités.

* * *

Les exploitations maraîchères en circuits courts se caractérisent par une forte diversité structurelle qui semble à priori se traduire par des résultats technico-économiques très hétérogènes. Ainsi, l'activité de maraîchage en circuits courts ne serait pas en elle-même synonyme de charge de travail élevée et/ou de faibles revenus, certaines exploitations

combinant un revenu élevé avec un temps de travail inférieur à 50 heures par semaine. Si l'objectif n'est pas ici de caractériser les systèmes en fonction de leurs « performances », les observations réalisées précédemment nous permettent de supposer que différentes logiques et modalités d'organisation du travail pourraient expliquer ces résultats. Dès lors, nous formulons l'hypothèse selon laquelle les pratiques des agriculteurs et les choix qu'ils effectuent dépendent de leur propre conception du travail et du sens qu'ils cherchent dans l'exercice de leur métier. Ces choix conditionnant le type de système et la « nature » du travail (rythme de travail, type de tâches, organisation du travail...), ils renverraient à des rapports au travail différents.

2. L'analyse du rapport au travail pour comprendre la diversité des situations

Selon Dejours (1993), le travail n'est pas une activité qui sert uniquement à produire et à gagner de l'argent, il est également indispensable dans la construction de la personne. Le travail sert à s'épanouir, à développer et exprimer sa créativité, son intelligence, à construire son identité. « *Le travail c'est ce qu'implique, du point de vue humain, le fait de travailler : des gestes, des savoir-faire, un engagement du corps, la mobilisation de l'intelligence, la capacité de réfléchir, d'interpréter et de réagir à des situations, c'est le pouvoir de sentir, de penser et d'inventer...* » (Dejours, 1993). Si le rapport au travail peut s'envisager dans ses dimensions techniques ou économiques, il renvoie également à des dimensions personnelles, affectives et identitaires. Dans cette conception, « *le travailleur est considéré comme un sujet aux désirs conscients et inconscients, contradictoires. Il engage sa personnalité toute entière dans le travail, en espérant en sortir grandi. Cet engagement est donc individuel, complexe et multidimensionnel, c'est le rapport subjectif au travail* » (Fiorelli, 2010). Le rapport au travail est donc propre à chaque individu et le travail un moyen d'exprimer son « rapport à la vie ». La recherche de relations sociales de reconnaissance identitaire ou de plaisir dans la réalisation des tâches peut ainsi conduire le travailleur à adopter des comportements non rationnels du point de vue technico-économique mais qui le sont si on prend en compte sa subjectivité. C'est le respect de cette subjectivité dans le travail quotidien qui permet l'épanouissement et la satisfaction au travail.

Notre analyse s'inscrit dans cette conception du travail. Dans la mesure où les circuits courts confèrent une certaine indépendance aux agriculteurs et une relative liberté de choix dans leurs stratégies de production/commercialisation, cette activité leur permettrait d'exprimer leur propre subjectivité et d'organiser leur travail « à leur image ». De plus, un certain nombre de maraîchers s'installant par choix, souvent à la suite d'une reconversion professionnelle et dans la perspective de réaliser un « projet de vie » (Cheyns, 2010) laisse penser que leurs choix et les arbitrages réalisés peuvent se comprendre dans leurs différents rapports au travail et dans la façon dont ils se représentent le travail.

Nous analyserons le rapport subjectif au travail des maraîchers à travers deux grandes dimensions. Ce rapport peut en effet s'exprimer dans l'engagement physique, dans l'activité de « fabrication » de cultures maraîchères, dimension que nous qualifierons de « rapport aux pratiques ». Il peut également s'exprimer dans une dimension temporelle, dans un certain « rapport au temps » : au temps court d'abord, à propos du partage du temps entre les activités de travail et de non travail et au temps long ensuite, qui donne lieu à des stratégies différenciées d'investissement financier.

2.1. Le rapport aux pratiques : sens et engagement physique dans le travail

Nous nous intéressons ici au rapport que les maraîchers entretiennent avec l'activité de production. C'est le contenu du travail et les « façons de faire » des agriculteurs qui donnent sens au travail. Deux types de rapports à l'activité de production apparaissent, renvoyant aux formes d'engagement physique du corps, aux dimensions « éthiques » du métier et au sens trouvé dans la manière dont le travail est réalisé.

2.1.1. La recherche de plaisir et de sens

Les techniques de production mises en place et la nature du travail qui en résulte correspondent à une vision non instrumentale de l'activité maraîchère, dans laquelle l'éthique de métier, la recherche de plaisir et de sens domine les aspects liés aux performances technico-économiques de la production. Le « soin de soi » et le respect de son intégrité justifie l'adoption de pratiques moins « rentables » et parfois plus complexes à mettre en œuvre.

Ce rapport à la production peut d'abord s'exprimer au travers de convictions écologiques et environnementales. Par exemple, dans certaines exploitations, le recours aux paillages plastiques pour limiter le développement d'adventices est perçu comme « *n'allant pas dans le sens du bio* » alors même que cette technique permet une réduction importante du temps consacré au désherbage « *Si vraiment on ne veut pas de mauvaises herbes il faut mettre du paillage... Mais comme nous on n'est pas trop pour le paillage et bien on fait avec... C'est bien le paillage plastique mais après il y a toujours des petits bouts de plastique qui restent dans la terre, tu en retrouves tout le temps c'est puff... Après ça c'est un choix...* ». De la même manière, quitte à sacrifier des cultures, les traitements contre les maladies ou les ravageurs – même avec les produits autorisés en agriculture biologique – sont parfois bannis de l'exploitation car leur utilisation est contraire à la logique d'agriculture « *extensive* » à laquelle ils aspirent : « *j'estime que ce n'est pas mon boulot de sortir le pulvérisateur et puis de balancer des trucs chimiques... nous on est plus « extensif bio »...en tomate par exemple on ne traite jamais... S'il y a du mildiou, tant pis, on n'en a moins mais on ne traite pas... il y a des cultures que l'on va préférer laisser ratées plutôt que d'essayer d'en tirer le maximum... Alors je ne sais pas économiquement... on n'est pas très performant mais bon c'est aussi une manière de voir la culture...* ». Le désir de produire des légumes sains, « réellement bio » est alors une motivation importante qui donne sens au travail et justifie un temps de travail supplémentaire ou des performances économiques moindres.

Au niveau du choix des productions, ces maraîchers cultivent une grande variété de légumes et privilégient les variétés anciennes ou rares pour lesquelles ils réalisent les semis eux-mêmes. Si cela se justifie souvent par le fait de commercialiser en circuits courts, cette diversité de culture est souvent en soi une source de satisfaction. D'un côté parce que cela permet d'exprimer un goût pour l'expérimentation et une sensibilité particulière à l'activité de sélection: certains maraîchers réalisent des essais, testent de nouvelles variétés dans le but de personnaliser leur gamme « *J'aime faire des variétés que peu de gens connaissent... par exemple des tomates, j'ai trouvé un site Internet qui recense la plupart des variétés qui existent, notamment des variétés très anciennes, qui viennent d'à peu près toute la planète... là j'en ai mis quatre plants de chaque... Ça c'est un petit peu ma passion... Depuis le début que je fais du jardin j'ai toujours fait ça, faire des essais, essayer...* ». Le fait de faire ses propres semis de vieilles variétés et de cultiver une large gamme de légumes peut également être motivé par la volonté de répondre à une demande particulière des consommateurs, bien qu'en termes de rentabilité et de temps de travail la diversification ne soit pas avantageuse

« Les produits qui marchent, j'ai remarqué, ce n'est pas facile à faire et ça ne rapporte pas, ce n'est pas du « rendement rendement », c'est des variétés anciennes et beaucoup de variétés. Par exemple les tomates je fais un peu toutes les couleurs. Pleins de choses qui sortent de l'ordinaire et c'est très recherché. Ils sont très demandeurs les gens. Les topinambours, les panais [...] l'objectif aussi c'est de faire plaisir aux clients. Quand ils voient que les tomates sont bonnes et tout. C'est une satisfaction ».

La diversification des cultures, bien que complexifiant l'organisation du travail, peut aussi être perçue comme un moyen de lutter contre la monotonie du travail. La variété des postes et des chantiers rend le travail plus vivant et plus intéressant *« si on fait beaucoup de variétés de légumes c'est surtout parce que c'est un plaisir... C'est ça qui est agréable c'est que tu ne fais pas un boulot répétitif... Ça change tout le temps... »* Cette diversité de tâches combiné au fait de cultiver des légumes originaux permet aussi de compenser la pénibilité physique du travail *« ont fait un peu ce que l'on veut comme culture, on change un peu, on part sur le côté un peu plaisir... Cultiver des choses super originales que personne ne fait... Voilà, on s'éclate là-dessus, c'est ça qui nous enlève le côté pénible... On n'est pas comme lorsque l'on est dans un groupement de producteurs ou on est responsable de telle culture pour soi et pour ses collègues... S'il faut passer une journée à faire la même chose là ça devient pénible... »*. Ces maraîchers définissent souvent leur travail en opposition aux systèmes plus « carrés », dans lesquels les raisonnements économiques réduiraient le travail à sa seule dimension productive. Ici, c'est le fait de pouvoir consacrer du temps à des cultures peu rentables procurant du plaisir qui donne sens au travail. Cela conduit parfois les maraîchers à adopter des pratiques couteuses en temps de travail dont les fondements sont à chercher à la fois dans le registre de la production et dans celui de l'agrément.

2.1.2. La recherche d'efficacité « technico-économique »

Dans cette logique le rapport au travail est plus instrumental. Les pratiques et les techniques mises en place sont orientées par la recherche d'efficacité technique et de rentabilité économique. Le travail est satisfaisant s'il est organisé de manière rationnelle et la perte de temps dans la réalisation des tâches est un facteur contribuant à dévaloriser le travail.

Dans ces systèmes, si la diversité des légumes cultivés est également importante pour répondre aux impératifs de la vente en circuits courts, les maraîchers préfèrent cultiver des variétés plus classiques et achètent la plus grosse partie des plants chez un fournisseur spécialisé. Acheter ses plants est ainsi perçu comme un facteur permettant de faciliter la planification et l'organisation du travail, la mise en culture étant rythmée par les livraisons de plants. Les charges opérationnelles élevées qui en résultent sont compensées par l'assurance de pouvoir produire de façon constante et d'avoir une régularité au niveau de la vente.

Au niveau de l'engagement physique du corps au travail, les maraîchers recherchent la précision des gestes et privilégient le travail mécanisé pour améliorer la performance du système *« on a beau être bio et se dire « peut-être pas trop de matériel », mais il faut être rentable aussi... On n'est pas des cinglés... On passe déjà assez de temps même en étant mécanisés ! »* Cela conduit les maraîchers à cultiver de plus grandes surfaces pour réaliser des économies d'échelle et faciliter le travail mécanique. La monoculture est parfois vue comme une solution efficace sous les serres pour simplifier la conduite des cultures (gestion de l'eau, de l'aération, des maladies etc.). Dans cette optique, certains maraîchers se regroupent pour

diviser les cultures. Cette organisation, avantageuse pour limiter la « charge mentale » liée à la diversification permet également d'investir dans du matériel plus spécifique et performant, mais induit un travail plus répétitif. La pénibilité du travail est principalement envisagée dans sa dimension physique, liée au fait de travailler longtemps dans une même posture. La mécanisation est alors le principal moyen de s'en affranchir « *On pense sans arrêt à trouver des solutions pour se soulager la peine...[...] parce que si on ne se mécanise pas, au bout de trois ou quatre ans c'est foutu...* »

La lutte contre les « temps morts » peut être un moteur important de la dynamique productive et contribue à donner du sens au travail. Les maraîchers peuvent également trouver de la satisfaction dans la maîtrise d'un système complexe, difficile à conduire leur permettant de faire appel à des capacités d'organisation, de planification « *C'est techniquement plus intéressant le maraîchage, tu as plein de légumes différents à gérer...c'est compliqué, c'est ce qu'il faut ! ...des cultures trop faciles ce n'est pas marrant...un peu de défi technique !* ». La mise en place d'« astuces » facilitant le travail ou permettant de gagner du temps est également un moyen d'exprimer un esprit d'initiative « *je suis en train de faire un engin automoteur pour planter, pour ne plus avoir de chauffeur sur le tracteur pour gagner de la main-d'œuvre...mais ca c'est un truc qui n'existe pas, on le fabrique* ».

Ces deux logiques a priori antagonistes et contradictoires, se retrouvent en réalité mêlées au sein de chaque exploitation. Si une des logiques est prépondérante dans les choix et les pratiques des agriculteurs, il serait erroné d'affirmer qu'il existe deux groupes aussi distincts. . Ainsi, le fait que l'organisation du travail soit dominée par une logique plus « technico-économique » n'empêche pas que certaines pratiques répondant à l'autre logique soient prises. Par exemple il est souvent identifié au regard des propos tenus, que la vente en panier est plus avantageuse en terme de temps de travail qu'un marché de plein vent. Cependant cette option n'est pas toujours adoptée alors même que l'objectif de réduire le temps de travail est formulé. La vente au marché donne sens au métier dans les relations sociales qu'elle permet « *si je faisais que du panier je serais tout le temps tout seul...comme je disais tout à l'heure, le contact avec les clients il n'y en a pas beaucoup en paniers...le marché ca me permet de voir des clients ca me permet d'être en contact avec des collègues de marché, de discuter de ne pas rester tout seul toute la semaine. J'ai besoin de contact à un moment donné...le marché ca permet ca...* ». A l'inverse, lorsque l'organisation du travail est principalement guidée par la logique « plaisir/sens », les maraîchers sont également amenés à prendre en compte des considérations technico-économiques dans leurs choix : « *Nous c'est un tout, on sait que l'on a des cultures très rentables qui sont faciles à faire, ou qu'il y a des périodes où ça pousse mieux, on a des bons rendements... Et puis il y a des cultures qui ne sont pas rentables du tout et puis on les fait parce que ça nous fait plaisir* »..

2.2. Le rapport aux temps : la construction de temporalités différenciées

Dans l'analyse du rapport au travail, la dimension temporelle semble apporter un éclairage intéressant. En effet, le rapport au temps est un bon prisme pour saisir le rapport au travail, soit au quotidien, dans l'activité proprement dite, soit dans un temps plus long, profond et construit. Il s'agit d'une question de partage et d'étanchéité avec le temps de non travail d'une part, et d'autre part de construction d'une certaine temporalité dans une perspective de plus

long terme. Pour comprendre comment sont appréhendées ces deux temporalités, nous nous sommes d'abord intéressés à la manière dont les maraîchers concevaient l'articulation entre temps agricole et le temps non agricole, puis à la façon dont ils se projetaient dans l'avenir et se construisaient un temps plus long au travers de l'investissement financier.

2.2.1. Le temps « court » : articulation entre temps professionnel et non professionnel

L'analyse des entretiens a permis de faire émerger deux manières de concevoir l'articulation entre temps agricole et temps non agricole. Dans le premier cas les agriculteurs n'opèrent pas de distinction nette entre l'activité agricole et les autres temps sociaux, alors que dans le second cette distinction est effective dans l'objectif de se dégager du temps de « non travail ».

- Temps professionnel et non professionnel « mêlé »

Dans cette conception du temps, l'activité agricole est considérée comme un « tout » qui permet de vivre et travailler en même temps. Il n'y a pas de volonté de la borner à des volumes horaires ou d'optimiser le temps de travail pour dégager du temps libre ou des vacances « *Nous c'est notre vie quoi, on est là et puis voilà... Je suis autant en vacances ici à fumer ma cigarette et boire mon café à table qu'à partir au ski...* ». L'activité agricole est alors plus un mode de vie qui permet de vivre et de travailler à son rythme, de s'arrêter quand on le souhaite, sans calculer ni avoir à rendre de comptes « *Moi je ne compte pas les heures... Je ne peux pas, c'est impossible... Là on papote par exemple mais je travaillerai plus demain... Je ne vais pas dire « demain je vais quand même faire mes cinq heures ou mes six heures »... Non, tu prends ton temps, mais c'est ça le plaisir, c'est de pouvoir s'arrêter toute l'après-midi là et puis... personne n'a rien à te dire !* ».

Dans la mesure où la frontière avec les temps domestiques et de loisirs semble relativement floue, la notion de « temps de travail » a peu de sens pour ces maraîchers. Le fait de pouvoir se consacrer à d'autres activités en même temps que l'activité agricole donne un contenu différent au travail, difficilement comparable à celui d'un salarié « *quand j'étais enseignante, quand je faisais 1h de cours et bien c'est 1h intensive, il faut être sur ses gardes, sur le qui-vive, tout le temps au top c'est... Alors qu'une heure de travail dans un champ, si quelqu'un arrive on peut s'arrêter... si on est en train de remettre des piquets et que l'on voit des champignons c'est pareil, on peut prendre le temps de ramasser ces champignons... Alors est-ce que c'est du temps de travail ? [...] Ce n'est pas le même rythme quoi... Je ne sais pas comment expliquer...* ». Pour un couple passionné de cheval, le fait de travailler en traction animale permet par exemple de mêler travail et loisirs, chose qu'ils ne pourraient pas faire s'ils étaient salariés.

Cette distance par rapport au travail salarié semble caractériser l'engagement de ces maraîchers dans leur travail au quotidien. Ils font ainsi souvent référence à la figure du paysan pour montrer le caractère spécifique du métier d'agriculteur, par définition hors des normes temporelles de la société et fatalement assigné à un volume de travail important « *Les paysans, ce ne sont pas des personnes qui vont commencer à bosser à 8h00 finir à midi, reprendre à 2h00 et finir à 5h00 et avoir cinq semaines de vacances par an... Ça n'est pas ça l'agriculture [...] il y a des personnes qui ne comprennent pas qu'un paysan n'est pas comme un salarié...* ». Le travail est alors rythmé par la durée du jour et les cycles des saisons, justifiant la place importante qu'il occupe à certaines périodes de l'année « *En hiver on commence à 9h on finit à... lever du soleil, coucher du soleil... Ce qui fait qu'en été on fait*

des journées de 14h alors qu'en hiver on fait des journées peut-être de 6h... mais là c'est normal la terre se repose...la terre se repose, on se repose, il y a moins besoin...c'est la vie du paysan qui a été avant et que l'on fait nous aussi... »

Ce rapport au temps semble renvoyer à une conception « familiale » du travail agricole (Bernardi et Defalvard, 2006). Il a été principalement remarqué chez des agriculteurs qui n'ont pas besoin de se rendre disponible par ailleurs, pour la famille ou pour d'autres activités. Deux maraîchers vivent seuls, deux autres travaillent en couple sans enfants à charge. Dans un cas, la présence d'enfants et l'aspiration à une vie de famille entraine en tension avec cette vision du travail, questionnant l'équilibre du système.

- Temps professionnel et non professionnel « distinct »

Dans ce rapport au temps, les maraîchers considèrent plus l'activité agricole comme un métier, certes aux contours spécifiques, mais qui ne doit pas permettre de justifier un décalage trop important avec le reste de la société. Dans les discours, l'activité agricole est bien distincte des autres temps sociaux. Elle doit être circonscrite dans le temps dans l'objectif de se libérer pour d'autres activités (famille, loisirs, activités syndicales ou associatives). Les normes du travail salarié sont souvent prises comme des références par rapport auxquelles les maraîchers se positionnent. Ainsi, ils aspirent à plusieurs semaines de vacances, à se libérer des jours de repos dans la semaine et prétendent à une rémunération mensuelle équivalente à celle des salariés « *Moi j'avais des objectifs clairs, je voulais travailler moins d'ici quelques années...et je vise clairement de gagner au moins 2000 € par mois de salaire...* ».

La notion temps de travail est souvent associée à celle de productivité, surtout lorsque l'embauche de salariés et le recours à la mécanisation sont des options stratégiques choisies par les maraîchers. L'embauche de salariés conduit alors les maraîchers à adopter un rapport au temps plus cadré, le travail devant être organisé en fonction des horaires fixes des salariés. Dans la mesure où les normes salariales sont par ce biais introduites dans l'exploitation, les agriculteurs sont amenés à réfléchir à leur propre temps de travail et rémunération.

Ce rapport au temps est généralement observé lorsque la situation familiale exige des dispositions particulières, par exemple lorsque que le conjoint travaille en dehors de l'exploitation ou que la présence d'enfants en bas âge demande une disponibilité importante « *ma femme étant instit elle avait pas mal de vacances. Elle a toujours tenu à ce qu'on prenne des vacances même si les deux premières années on n'a pas pris de vacances on n'a pris que des weekends. On avait toujours un peu cet objectif. Ça a été une semaine par an puis 2 et maintenant on est à 4 semaines. Il y avait cet objectif. Et après une exigence familiale, c'était que je participe aussi à l'éducation des enfants quand même* ». La distinction entre temps agricole et non agricole peut aussi être justifiée par une volonté de « jouir de la vie » en dehors du travail, de ne pas reproduire la situation qu'ont connue les agriculteurs de la génération précédente, à l'instar de ce jeune couple de maraîchers « *notre génération elle est plus...nos parents ils étaient à fond à fond, ils bossaient comme des malades...nous on est plus à prendre du plaisir quand même...génération à se dire...on voyage tous plus où moins les jeunes...t'as envie de profiter de la vie* ». Ce rapport au temps est observé dans la majorité des cas aussi bien chez les jeunes maraîchers – même si parfois leur récente installation ne permet pas encore d'atteindre le « rythme de croisière » auquel ils aspirent – que chez les plus anciens.

2.2.2. Le temps « long » : gestion des risques et logiques d'investissement

Si le maraîchage est souvent perçu comme une activité nécessitant peu de moyens financiers comparativement à d'autres types de production, l'investissement reste néanmoins nécessaire pour mettre en place et faire évoluer l'outil de production. A cet égard, les stratégies des maraîchers sont diverses, tant au niveau du montant des investissements que des modes de financements⁷. Deux logiques d'investissements et de gestion des risques apparaissent et reflétant deux façons de se projeter sur le plus long terme⁸.

- Une projection prudente dans l'avenir : une logique d'investissement « progressive »

L'investissement dans l'outil de production est ici perçu comme une nécessité « inhérente » à l'activité de maraîchage : sans une capacité de production et un niveau d'équipement minimal (surface de serres, matériel etc.) il ne serait pas possible d'exercer ce métier. Le montant de l'investissement est généralement faible, l'objectif principal étant de ne pas prendre de risques « *C'est dans ma tête, j'avais peut-être peur d'emprunter... et puis si je me plantais, ça me donnait moins la pression. Je suis plus tranquille, je préfère travailler comme ça au moins si je loupe une culture j'ai l'impression que ce n'est pas trop grave, tu as moins la pression* ». L'autofinancement est alors le mode de financement privilégié bien que le recours à l'emprunt soit parfois inévitable – notamment lors de l'installation – mais dans ce cas limité au minimum. Une fois en place, l'activité de production doit permettre de financer les futurs investissements pour faire évoluer l'outil de travail. Cette logique traduit un engagement progressif dans l'avenir, résultant souvent d'une certaine « peur de l'échec » à plus court terme. La sécurité que confère le faible niveau d'endettement contrebalance ainsi les incertitudes que peuvent avoir les maraîchers quant à leur capacité à maîtriser les différents aspects techniques de la production « *je n'ai pas investi beaucoup au départ, parce qu'au niveau engagement, je ne voulais pas m'engager sur trop longtemps, ni sur beaucoup d'argent, c'était au cas où si je me plante que je sois capable de rembourser ce que j'ai mis* ».

Si plusieurs maraîchers témoignent du succès de cette stratégie sur le long terme, ils rappellent les difficultés qu'ils ont pu rencontrer dans les premières années. Le faible niveau d'équipement doit alors être compensé par une charge de travail accrue « *la pomme de terre je l'ai toujours plantée à la main, arrachée à la main, c'est galère après...maintenant c'est un plaisir de la ramasser à la machine, mais c'est sûr que les premières années, c'était difficile...* ». Le principal risque est alors de tomber dans un « cercle vicieux », l'outil de production n'étant pas suffisamment performant pour rentrer dans une véritable logique d'autofinancement.

- Un pari sur l'avenir : le choix de l'investissement pour atteindre des objectifs

Dans cette logique, les investissements sont davantage envisagés comme des « leviers » permettant d'améliorer la maîtrise de la production et d'atteindre des objectifs en termes de temps travail, rémunération ou conditions de travail. Les maraîchers ont alors majoritairement recours à l'emprunt, surtout lors de la création de l'activité, l'objectif étant d'atteindre rapidement un rythme de croisière « *par rapport à la moyenne des maraîchers j'investis beaucoup plus...l'objectif c'est de dégager du temps et du revenu, et pérenniser vite fait la*

⁷ Parmi les exploitations rencontrées, les sommes investies à l'installation varient de 6000 euros à plus de 130000 euros, la moyenne se situant autour de 60000 euros.

⁸ Le « plus long terme » est très difficile à évaluer, et il peut être plus ou moins rapproché suivant justement le rapport au travail et au temps.

structure...j'ai des objectifs clairs et je veux les atteindre rapidement... donc pour ça il faut du matériel, il faut se donner les moyens de réussir...». La prise de risques est donc plus élevée en raison du montant des investissements, mais les maraîchers ont souvent confiance en leurs compétences techniques et leur capacité à assurer un niveau de production satisfaisant. Ils savent dès lors qu'ils pourront bénéficier à plus ou moins long terme d'un retour sur investissement. Cette logique traduit une capacité à planifier sur le long terme et une volonté d'ancrer durablement l'activité dans le temps, à l'instar de ce maraîcher « *Je me vois encore paysan à 60 ans 70 ans, donc c'est pour ça qu'il ne faut pas avoir un travail trop pénible donc faut mécaniser pas mal... le but du jeu c'est d'être paysan toute ma vie...* »

Cette logique peut se retrouver dès l'installation, lorsque les maraîchers ont peu de doutes sur leurs compétences et que leurs objectifs sont bien formulés, mais également après plusieurs années de pratique. C'est le cas notamment des maraîchers installés dans une logique de faibles investissements qui se rendent compte de la nécessité d'améliorer leur outil de travail pour atteindre leurs objectifs « *je me rends compte que moi au bout de 3 ans, je n'ai pas fait assez d'investissements. Il me manque encore des trucs...il me manque des trucs pour bosser, pour la préparation du sol des trucs comme ça...donc là je vais être obligé d'y passer, de réinvestir encore un peu dedans* ». Pouvant désormais s'appuyer sur une plus grande expérience, ils peuvent investir plus sereinement pour véritablement ancrer leur activité dans la durée et se projeter dans l'avenir.

3. Des liens complexes entre logiques de travail et résultats technico-économiques

A partir des analyses des entretiens réalisés, il est possible pour chacun des maraîchers envisagés, de faire un croisement entre les dimensions du rapport au travail décrites dans la seconde section et de les rapprocher avec leurs résultats en termes de temps de travail et de chiffre d'affaires (figure 3).

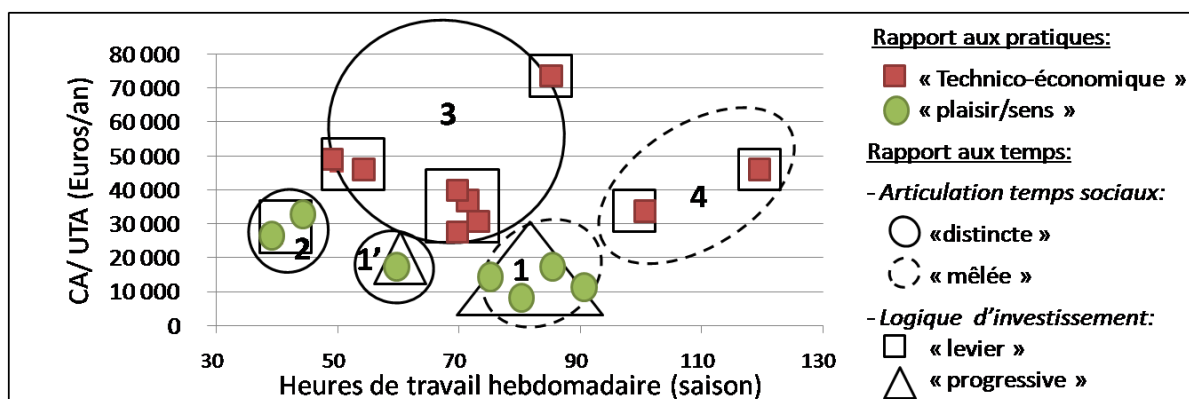


Figure 3: Rapport au travail des maraîchers et résultats technico-économiques des exploitations

Il apparaît clairement qu'en termes de chiffre d'affaires/UTA, les résultats des exploitations dont les pratiques sont orientées par la recherche de plaisir et de sens sont inférieurs à ceux qui privilégient la recherche d'efficacité technico-économique. De la même manière, les écarts en termes de temps de travail peuvent s'expliquer par différents rapports au temps. Cependant, ces deux dimensions peuvent se combiner différemment pour aboutir à quatre

logiques de travail distinctes. Ces logiques permettent de mieux comprendre les fondements des différences de pratiques, la variabilité des résultats en termes de temps de travail et de chiffre d'affaires ainsi que les principaux points de tension dans le système de l'agriculteur.

3.1. Les logiques « plaisir/sens »

3.1.1. Vivre et travailler « autrement »

Pour ces maraîchers (groupe 1) l'objectif est avant tout de pouvoir vivre « autrement ». Ils ont choisi le maraîchage car c'était à leurs yeux une activité facile à mettre en place avec peu de moyens financiers. Ils optent souvent pour des orientations techniques et organisationnelles complexes, liées à une volonté de travailler au plus près de leurs convictions écologiques et sociales. Les surfaces cultivées sont généralement faibles, autour d'un hectare, avec de peu de surfaces de serres. La mécanisation est généralement limitée par rapport aux autres exploitations, le travail manuel important et la main d'œuvre essentiellement familiale (1 ou 2 UTA). Ces maraîchers cultivent une grande diversité de légumes, dont beaucoup de variétés anciennes et confectionnent intégralement leurs plants. De plus, ils refusent généralement d'utiliser certaines techniques qu'ils jugent peu respectueuses de l'environnement ou contraires à leur vision du métier, même si celles-ci permettent de limiter la charge de travail et de simplifier l'organisation du travail (traitements, paillages plastiques etc.). N'aspirant pas se libérer du temps libre pour d'autres activités et n'espérant pas un revenu élevé de leur travail, ils s'autorisent ces pratiques relativement coûteuses en temps et moins efficaces du point de vue technico-économique. Ils cherchent alors principalement à bénéficier des externalités liées à l'activité agricole (cadre de vie, autoconsommation etc.). Cet ensemble de facteurs peut ainsi expliquer des temps de travail parmi les plus importants, des chiffres d'affaires relativement faibles mais aussi des investissements plus limités et prudents.

Cette logique peut cependant se révéler problématique dans la durée. On peut en effet percevoir dans certains cas une sorte de « fatalisme », les maraîchers considérant alors que le volume de travail important est inhérent à l'activité maraîchère et qu'il n'y a pas d'autres solutions que d'y consacrer beaucoup de temps. C'est notamment le cas lorsque les maraîchers évoquent un rapport au temps « mêlé » pour justifier une situation dans laquelle l'organisation du travail ne permet pas d'atteindre leurs objectifs en termes de temps de travail. Se pose dès lors la question du choix de cette organisation du travail : pleinement assumée ou plus « subie ». Dans ce dernier cas de figure, la durabilité de ces systèmes se pose alors en termes de longévité. Selon les individus l'exposition permanente au travail et la part importante de travail manuel est susceptible d'entraîner une usure prématurée et des risques sur la santé des maraîchers

Dans un cas, qui fait figure d'exception dans notre échantillon (1'), les pratiques qui donnent sens au métier sont organisées de telle manière qu'elles ne vont pas permettre de répondre aux objectifs en termes de revenu et de temps de travail. Le type de système et l'organisation du travail est proche de ceux décrits précédemment, mais la volonté de dégager un revenu suffisant et l'aspiration à une vie de famille en dehors de l'exploitation rend incompatible les choix mis en avant. Ces choix techniques et stratégiques complexes combinés à une logique de faibles investissements et un temps de travail réduit ne permettent pas un niveau de production assez important pour atteindre l'équilibre économique de la structure. Le maraîchage est parfois une affaire de compromis entre volonté de travailler au plus près de ses convictions et exigences d'efficacité technique et de rentabilité économique.

3.1.2. Valoriser un grand savoir-faire

Chez ces maraîchers (groupe 2), les pratiques mises en place résultent plus d'une volonté de valoriser des techniques et des savoir-faire traditionnels qui leur procure du plaisir, que d'une recherche de performance technico-économique. Cependant leur temps de travail se situe parmi les plus faibles de toutes les exploitations rencontrées. Ces maraîchers, établis depuis plusieurs dizaines d'années disposent alors de grands savoir-faire, acquis au cours d'une longue expérience de terrain, et transmis de générations en générations. Ainsi, cette parfaite maîtrise technique de la production leur permet de conduire des systèmes très complexes (plus de 100 variétés de légumes, confection des plants, etc.) tout en maîtrisant leur charge de travail. Ces exploitations sont néanmoins mieux équipées en matériel que celles du groupe 1 et disposent d'une capacité de production plus importante (main d'œuvre et surface cultivée) du fait d'une logique d'investissement « levier ». Cette grande maîtrise du métier combinée à une volonté de se libérer du temps libre peut ainsi expliquer leur faible temps de travail, et le fait de privilégier des pratiques « plaisir » justifié par ailleurs des chiffres d'affaires modestes.

3.2. Les logiques « efficacité technico-économique »

3.2.1. Maitriser le temps de travail et gagner sa vie

L'objectif de ces maraîchers est de réussir à se rapprocher des normes du travail salarié en termes de temps de travail et de rémunération (groupe 3). Le choix des pratiques résulte alors d'un compromis entre recherche de plaisir/sens et impératifs de rentabilité, pour arriver à ces fins. L'investissement est considéré comme un levier qui permet d'améliorer la maîtrise du système et la capacité de production. Les surfaces cultivées sont très hétérogènes mais globalement plus importantes que celle du premier groupe. Le travail mécanisé est une option privilégiée, de même que le travail à plusieurs à travers l'association ou l'embauche de salariés. Si cette logique n'est pas encore payante pour toutes les exploitations au niveau du temps de travail, elle semble l'être du point de vue du chiffre d'affaires, puisque leur chiffre d'affaires est relativement important par rapport aux autres exploitations. Il faut cependant noter que parmi ces maraîchers, plusieurs sont installés depuis peu ce qui laisse penser que l'organisation du travail qu'ils recherchent n'est pas encore en place.

3.2.2. Le travail « passion »

Pour ce dernier groupe (4), le travail est une véritable « passion ». Ces maraîchers n'aspirent pas à se libérer du temps libre en dehors de l'exploitation, l'activité de maraîchage étant une fin en soi. Ici, la recherche d'efficacité technico-économique dans les pratiques est stimulée par un gout prononcé pour la technique et non par la volonté d'augmenter leur revenu ou de diminuer le temps de travail. Les types de systèmes sont proches de ceux du groupe 3 en termes de mécanisation mais les surfaces cultivées par UTA sont en moyenne plus élevées.

Conclusion

L'activité de maraîchage en vente directe permet une multitude de formes d'organisation du travail et de pratiques. Nous avons vu que la diversité des pratiques et des choix stratégiques des agriculteurs pouvaient refléter différents rapports au travail. Les deux dimensions du rapport au travail développées dans cet article constituent une grille de lecture pour appréhender la diversité des exploitations maraîchères. L'analyse de ces dimensions – rapport

aux pratiques et au temps – permet ainsi de rendre compte des multiples ressorts de l'implication des maraîchers dans leur travail et d'expliquer la multiplicité des stratégies et des pratiques mises en place dans ces systèmes. Ainsi, l'activité de maraîchage en circuits courts ne serait pas systématiquement synonyme de temps de travail élevé et/ou de faible chiffre d'affaires et revenu. Ces résultats dépendraient plus des modalités d'organisation du travail et des pratiques des agriculteurs, s'exprimant à travers différentes logiques de travail. L'analyse du rapport au travail permet alors de comprendre pourquoi certaines formes d'organisation a priori plus performantes ne sont pas adoptées, quand d'autres dimensions du travail sont valorisées.

La diversité des exploitations maraîchères en circuits courts semble ainsi refléter des figures entrepreneuriales, de maraîchers explorant des niches de marché particulièrement stratégiques en privilégiant des facteurs technico-productifs mais également des figures plus militantes, privilégiant des facteurs extra économiques. Néanmoins, un certain nombre de maraîchers se positionnent à l'intersection de ces deux figures, associant ces différentes logiques d'action. Ils constitueraient donc des figures hybrides qui recherchent, à tâtons, de nouvelles sources de satisfaction dans leur travail.

Dans tous les cas, ces agriculteurs inventent et développent une forme d'agriculture ancrée sur le territoire. Cette forme d'agriculture, qui se trouve en phase avec les attentes d'une partie des consommateurs sensibilisés aux questions environnementales, à la qualité des produits et à la qualité de service semble tendre vers une professionnalisation, notamment à travers le travail collaboratif avec des organismes professionnels techniques et économiques.

Bibliographie :

ARGOUARC'H, J., LECOMTE, V., MORIN, J.M. 2008. *Le maraîchage Biologique : nouvelle édition*. Dijon : Educagri. 265 p.

AUBRY C. 2007. La gestion technique des exploitations agricoles, composante de la théorie agronomique. Mémoire HDR, Institut National Polytechnique De Toulouse, 101 p.

AUBRY, C. ET Y. CHIFFOLEAU. 2009. Le développement des circuits courts et l'agriculture périurbaine: histoire, évolution en cours et questions actuelles ». *Innovations Agronomiques*, 5: 41-51.

AUBRY, C. ET BRESSOUD, F. 2010. Les circuits courts en agriculture revisitent-ils l'organisation du travail dans l'exploitation ? *Journées d'étude Inra Sad – Cirad ES*, Parent, 24/26 mars 2010. pp 275-283

CARDONA, 2007. « La diffusion des circuits courts alimentaires, expression d'un changement dans le secteur agricole ? » Mémoire de master 2 de sociologie, IEP Paris

CHEYNS, E., 2010. Nouvelles formes d'engagement autour du local. Portraits de paysans en vente directe. Colloque ISDA, juin 2010, Montpellier

DEDIEU B., LAURENT C., MUNDLER P. 1999. Organisation du travail dans les systèmes d'activités complexes. Intérêt et limites de la méthode Bilan Travail. *Economie Rurale*, 253 : 28-35.

DEJOURS, C. 2003. *Travail, Usure mentale* (2nd ed.). Paris : Bayard

DENECHERE, F. 2007. « Repères pour une approche économique des circuits courts dans leurs territoire : concepts et méthode pour leur compréhension et évaluation ». Mémoire de fin d'études d'ingénieur. Agrocampus, Rennes.

DUBUISSON-QUELLIER, S., GIRAUD, C. 2010. Les agricultures : entre clôtures et passerelles. In, HERVIEU, B., MAYER, N., MULLER, P., PURSEIGLE, F., REMY, J. (coord), *Les mondes agricoles en politique. De la fin des paysans au retour de la question agricole*, Paris : Les Presses de Sciences Po.

DUFOUR, A., HERAULT, C., LANCIANO E., PENNEC, N. 2010. « L'herbe est-elle plus verte dans le panier ? » Satisfaction au travail et intégration professionnelle des maraîchers qui commercialisent sous forme de paniers. ». Colloque national de synthèse du Réseau Rural Français : *Circuits courts alimentaires, Etat des lieux de la Recherche et mise en réseau des acteurs de la recherche et du développement*, Paris-AgroParis Tech, 6 mai 2010.

FIGRELLI, C., PORCHER, J., DEDIEU, B. 2010. Identifier les ajustements faits par les éleveurs pour organiser leur travail et comprendre leur sens. *Journées d'étude Inra Sad – Cirad ES*, Parent, 24/26 mars 2010

GODARD, G., 2006. « Etude du fonctionnement des exploitations maraîchères en vente directe des Pyrénées Orientales ». Mémoire de fin d'études d'ingénieur, ENITA de Clermont-Ferrand

LE CARO Y. DANIEL R. 2007. Les motivations des agriculteurs en vente directe en Bretagne. In AMEMIYA H. (coord), *L'agriculture participative. Dynamiques bretonnes de la vente directe*. P.U.R.

MARECHAL, G. 2008, Projet SALT, *Systèmes alimentaires territoriaux localisés*, résultats et publications, <http://www.frcivam-bretagne.org>

NAVARRETE M., 2009. How do Farming Systems Cope with Marketing Channel Requirements in Organic Horticulture? The Case of Market-Gardening in Southeastern France. *Journal of Sustainable Agriculture*, 33: 552-565

PETIT, C., BRESSOUD, F., AUBRY, C. 2010. The effects of transition towards short supply chains on liveability of farming systems: initial findings and further research needs. IFSA symposium,

SALMONA M. 1994, *Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*. Paris : L'Harmattan, 371 p.

SOULARD C., THAREAU B., 2009. Les exploitations agricoles péri-urbaines : diversité et logiques de développement. *Innovations Agronomiques*, 5: 27-40.